

soit chez les sauvages, mais surtout parmi ces derniers, se distinguaient par une piété, un zèle, une résignation et un dévouement qu'on pouvait regarder, même alors, comme extraordinaires.

Parmi le grand nombre de tribus idolâtres qui ouvraient aux missionnaires un vaste champ pour exercer leur zèle, aucune ne leur parut mieux mériter leur attention que la huronne. M. de Champlain, comme on l'a vu plus haut, n'avait rien tant à cœur que de convertir ses sauvages au christianisme. En ayant trouvé jusqu'à sept cent qui l'attendaient à Québec, à son retour de France, il leur proposa d'envoyer des missionnaires dans leur pays. Ils applaudirent d'abord à ce dessein; mais lorsqu'on y pensait le moins, ils changèrent de sentiment. Le gouverneur crut leur en devoir marquer sa surprise et leur en témoigner son ressentiment: il leur parla même en homme qui ne se voyait plus, comme les années précédentes, dans une situation à être offensé impunément, et il eut lieu de juger qu'il les avait rendus plus dociles. Dans cette supposition, il voulut agir avec hauteur, et de concert avec le P. LEJEUNE, supérieur de la mission, il disposa toutes choses pour le voyage des PP. de Brébeuf et de Noue, qui avaient été nommés pour accompagner ces sauvages. Non seulement ceux-ci acceptèrent les missionnaires, on crut même apercevoir entre les chefs des différents villages, une espèce d'empressement à les posséder de préférence; mais un accident imprévu vint rompre toutes les mesures du gouverneur. Un Algonquin ayant tué un Français, M. de Champlain qui tenait le meurtrier en prison, résolut d'en faire un exemple. Les sauvages qui avaient d'abord trouvé raisonnable qu'il fût puni de mort, ne voulurent plus y consentir, et déclarèrent qu'ils n'embarqueraient aucun missionnaire dans leurs canots, ni même aucun Français, que le gouverneur n'eût mis l'Algonquin meurtrier en liberté. Au reste, plus d'une raison engageait M. de Champlain à souhaiter que les missionnaires accompagnassent les Hurons dans leurs bourgades. Il croyait ces sauvages plus propres que les autres à accréditer le christianisme. Il voulait par le moyen de ces missions préparer les voies à l'établissement qu'il méditait de faire dans leur pays, situé très-avantageusement pour le commerce, et d'où il serait très-aisé par le moyen des lacs dont il est presque environné, de pousser les découvertes jusqu'à l'extrémité de l'Amérique Septentrionale. Enfin, il était bien aise de s'attacher une tribu de laquelle il paraissait y avoir beaucoup à craindre et à espérer, pour l'affermissement et le progrès de la colonie française. Les missionnaires se persuadaient de leur côté, qu'en fixant le centre de leur mission dans un pays qui était regardé comme le centre du Canada, il leur serait aisé de porter la lumière de l'évangile dans toutes les parties de ce vaste continent: aussi ne perdaient-ils point de vue le dessein qu'ils s'étaient proposé de concert avec le gouverneur; et après quelques nouvelles tentatives